

XYZ. La revue de la nouvelle



La clameur du consensus

Agnès Gruda, *Onze petites trahisons*, Montréal, Boréal, 2011, 288 p.

Daniel Laforest

Foutaises : de l'importance de ce qui est vain
Number 109, Spring 2012

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/65928ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Laforest, D. (2012). Review of [La clameur du consensus / Agnès Gruda, *Onze petites trahisons*, Montréal, Boréal, 2011, 288 p.] *XYZ. La revue de la nouvelle*, (109), 75–79.

La clameur du consensus

Agnès Gruda, *Onze petites trahisons*, Montréal, Boréal, 2011, 288 p.

ATTENTION, voici le Prix Adrienne-Choquette 2011. Du point de vue qui est le nôtre, à savoir celui exclusif de la nouvelle, ce n'est pas rien. Rappelons qu'il s'agit du seul prix littéraire québécois dévolu entièrement au petit genre de l'histoire courte. On se prend à songer que, si d'aventure l'évolution détaillée de la nouvelle francophone au Québec venait à être consignée de ses origines à nos jours, les recueils ayant remporté chaque année depuis 1981 le Prix Adrienne-Choquette viendraient se ranger les uns à la suite des autres pour se faire tour à tour le baromètre du temps qu'il faisait dans la parfois difficile contemporanéité littéraire québécoise. Quelque chose comme une série de « c'était ça », de « on écrivait comme ça », ou plus précisément de : « on aimait lire ça ». Il est certes limité de s'en remettre à l'outil institutionnel pour parler d'un texte de littérature. Mais on l'a dit, il s'agit d'un prix littéraire. Et les prix littéraires font toujours courir un risque aux livres, à savoir qu'on se souvienne d'eux, ce qui revient à dire que d'autres pourront un jour se demander pourquoi on a bien voulu qu'il en soit ainsi. On essaiera donc de trouver un point d'entrée dans ce phénomène étrange qu'offre la conjoncture du recueil d'Agnès Gruda et du prix qui le couronne cette année. Étrange parce qu'il s'agit de la consécration d'un livre pas meilleur ni moins bon que les autres. Étrange et inquiétant, ajouterons-nous. En dépit d'Agnès Gruda et de son talent d'écrivaine (nous y reviendrons), cette espèce de moyen terme critique fait craindre la calcification déjà en bonne voie d'une série de lieux communs sur ce que la



nouvelle peut — et doit — être afin qu'on en salue les qualités. Je m'explique. Voici un extrait du communiqué annonçant l'octroi du prix à *Onze petites trahisons* : « L'auteure se montre à chaque occasion attentive à des moments charnières de vies somme toute communes, dans lesquelles chacun peut se reconnaître ou s'imaginer. » Et quelques lignes plus loin : « La forme classique du genre narratif bref [...] sert ici magnifiquement l'incursion incisive dans l'humanité la plus fragile et la plus vulnérable qui soit. » À en croire une certaine tonalité dominante de réception critique et de diffusion publique faisant exister la nouvelle au Québec aujourd'hui, cette dernière n'aurait pour raison d'être que d'organiser le surgissement de l'exceptionnel dans la trame invariablement quotidienne de personnes supposées « communes », dont l'unique trait d'« humanité » — soigneusement apolitique, notons-le — est une « vulnérabilité » propre à attirer l'hypothétique adhésion d'un lectorat à qui on n'a pas demandé son avis. Remplacer *nouvelle* par *téléroman* dans ce qui précède ne provoque pas un changement notable. Idem pour *communes* par *classe moyenne*, *humanité* par *Montréal*, ou *littérature* par *échec*. Voilà donc un problème de taille. On a cru définir la nouvelle en lui attribuant l'apanage d'un regard au scalpel sur le monde, oubliant dans l'enthousiasme du geste que par *monde* on entendait réellement *consensus*.

Agnès Gruda est journaliste à *La Presse*. *Onze petites trahisons* est son premier livre de fiction. Sauf erreur, c'est également son premier livre tout court. Comment la lire sans lui faire l'injure de reporter sur elle la frilosité de l'intelligence lectrice que je viens de décrire ? D'autant plus que la sachant journaliste, on a désormais le choix des préjugés faciles : peut-être a-t-elle le regard d'aigle rompu à la « nature humaine », ou inversement la superficialité piaillarde imposée par l'urgence dans « l'actualité ». Or, son écriture ne cède à rien de cela. Agnès Gruda ne fait pas autre chose avec la littérature, et c'est tout à son honneur. Peut-être appréciera-t-on mieux son livre si on tente de le mettre à l'épreuve des clichés du

76 consensus nouvellier. D'abord, de quelle nature sont les

personnages ? À ce chapitre, Gruda ratisse assez large. Il y a d'abord un bon nombre de quarantenaires aux prises avec des émotions qui leur échappent, et dont on pourrait rassembler la communauté sous l'emblème d'une immaturité généralisée. Les deux premières nouvelles en font état. L'une montre la compétition émotionnelle des enfants devenus adultes autour de la mère moribonde. L'autre est un panier de crabes affectif lors d'un dîner mondain parmi des gens qui n'ont guère à partager. La première repose sur la maîtrise stylistique du monologue intérieur, la mesquinerie et l'envie n'étant pas des sentiments liés à l'extraversion. La seconde au contraire nécessite l'alternance entre une description précise des sentiments et une cadence rapide dans les dialogues qui saura rendre le sel navrant de l'incommunicabilité. Dans les deux cas, il est regrettable de le constater, ça boîte sur le plan narratif. Le problème est qu'on a peine à croire aux alternances dans les voix, toutes dominées qu'elles sont par celle d'une Gruda qui ne parvient pas à dissimuler sa présence au profit de ses personnages. Pour le dire mieux, on n'oublie jamais que c'est un *écrivain qui pense*, même quand ceux qui parlent sont censés être hommes un peu vulgaires avec une « voix qui cascad[e] comme un grondement hormonal », ou juive européenne à « l'âge délicat » de la préadolescence. Comme tout semble dépendre d'une voix et d'une conscience uniques, il s'en trouve que les dilemmes et les « petites trahisons » du recueil sont tous posés sous une lumière morale égale. Pourtant, on le sent, Gruda cherche à créer de l'ambiguïté. Cependant, il lui manque de la vraisemblance. Parfois même, on n'y croit plus du tout et ça n'a rien à voir avec le ton de l'écriture. Cette fillette qui revit le trauma d'Auschwitz par association linguistique dans le *camp* (ha !) de vacances de la nouvelle « Un prénom simple » aurait pu donner lieu à un beau texte sur l'inquiétante étrangeté des différences culturelles. Mais comment croire qu'après une mort et une agression sexuelle d'enfant, toutes deux causées dans le même été par les responsables de l'établissement, le camp de vacances demeure ouvert ? Le désir de développer l'*idée maîtresse* 77

paraît parfois si fort chez Gruda que c'est lui qui finit par accomplir la trahison annoncée par le titre : celle d'un lecteur abandonné à sa perplexité.

Plus loin dans le recueil, on rencontre un photographe autodidacte et autocentré, une femme endeuillée de son chien, une préposée aux bénéficiaires dans les urgences, ou encore une femme toujours éprise d'un ancien amant immigrant. Rien de commun, on le voit, entre ces types. Tout est dans la façon dont Gruda les amène à l'existence. Confrontons le recueil à un second lieu commun de la nouvelle contemporaine : qu'en est-il, chez Gruda, du regard soi-disant capable de nous faire ressentir la vulnérabilité de toute cette belle humanité ? On évacuera d'emblée le terme *humanité*. Il n'y a pas de synthèse dans les pages de Gruda qui ferait s'élever les personnages au-dessus des conflits les ayant amenés à l'existence. Quand ceux-ci cessent de parler, ils n'en pensent pas moins, comme la narratrice au chevet de sa mère mourante dans « L'attente ». Ailleurs, on claque la porte derrière soi ou alors on ravale son orgueil, ses larmes, et on continue dans la méconnaissance la plus complète de soi et de ce qui nous rattache aux autres. C'est la substance d'une des meilleures nouvelles, « Le point de bascule ». À tout prendre, cette méconnaissance d'eux-mêmes par les personnages pourrait bien être le principe central du recueil en entier. C'est en tout cas ce qui les rend intéressants, en même temps qu'un peu distants. À l'opposé exact de ce que veut le poncif, on n'a pas une seconde envie de « se reconnaître et de s'imaginer » dans les personnages de Gruda. Bien sûr, certains de leurs traits sont partageables, mais pas vraiment leurs luttes intérieures, leurs doutes ou leurs tiraillements. Cette distance maintenue partout dans le livre entre la trajectoire des personnages et notre adhésion de lecteur peut s'expliquer par deux choses en particulier.

Il y a, d'une part, ce qu'on appellera le grand talent de Gruda, qui est d'accomplir la réduction d'une vie humaine à la fulgurance d'un paragraphe où l'ellipse et le raccourci sont

petits passages se trouvent au gré des nouvelles, comme celui-ci : « Cette photo suivit François dans tous ses voyages et dans tous ses appartements, du six et demie qu'il partagea avec trois étudiants, rue Frontenac près d'Ontario, au bungalow de Boucherville où il vécut pendant plusieurs années avec sa jeune famille, et à la chambre meublée où il atterrit au lendemain de son divorce, allégé du poids de ses possessions. » On voit l'arc que décrit la narration avec l'idée de la vie matérielle à travers les années, allant du peu au très peu en passant par l'abondance. Ce procédé tend à objectiver les personnages. Il en fait des individus dont on peut voir le début et la fin, et toutes les faces en même temps. Mais il nous faut relever, d'autre part, un élément afin d'expliquer encore mieux cette distance. Le livre de Gruda est imprégné par l'humeur d'une époque spécifique appartenant au passé récent : « Bill Clinton, Mikhaïl Gorbatchev, Ariel Sharon, Slobodan Milosevic, Yasser Arafat, Benazir Bhutto : l'histoire des deux dernières décennies du xx^e siècle défilait entre les mains de Christine, qui regardait distraitement les titres avant de placer les livres dans la boîte en carton. » Il y a quelques autres saillies de cet ordre dans les descriptions au demeurant plus quotidiennes de l'univers de Gruda. L'impression est celle d'un arrière-plan assez éloigné dans le passé pour ne plus nous appartenir, mais pas suffisamment ancien pour être muséifié : la deuxième moitié des années 1980 et le sens que pouvait alors prendre une guerre froide passablement fatiguée, vue du Québec. En définitive, Agnès Gruda a écrit un recueil de nouvelles à propos d'avant-hier. Ce qui n'est en rien condamnable ; juste un peu déroutant. Et tenez, le voilà, le mot juste qui nous échappait depuis le début. La lecture de *Onze petites trahisons* est déroutante. Elle laisse en nous la sensation de nous être tenus près d'un beau talent sans que sa voix nous parvienne distinctement. Peut-être la clameur du consensus était-elle trop forte.

Daniel Laforest